

LA LÉGENDE DE SAINT-OUASTURDJU
PATRON DES OSSÈTES

Dans un *oul* (village) caché dans les replis de la montagne, vivaient trois frères, — trois pauvres diables. Pleins de cœur à l'ouvrage, ils travaillaient de toutes leurs forces, mais le ciel ne bénissait point leurs entreprises. Non seulement leur situation ne s'améliorait pas, mais encore elle s'amoindrisait de jour en jour, sans que cela pourtant fût pour eux une cause de découragement. Bien au contraire, ils s'acharnaient au travail avec une ardeur fiévreuse, labourant, ensemençant, fauchant dans un labeur continu et la sueur au front, à tromper la longueur du temps.

Leurs voisins plaignaient leur triste sort, et il semblait même que les cimes inaccessibles des montagnes, témoins taciturnes et impassibles des affaires des hommes, en éprouvaient quelque dépit.

L'époque de la moisson était revenue. Dès l'aube, comme à l'ordinaire, les trois frères étaient à leur besogne.

A midi, l'heure du repos, pendant qu'ils prenaient leur frugal repas, ils virent venir à eux un cavalier monté sur un cheval blanc.

— Offrons au voyageur le pain de Dieu et le sel, dit l'un des frères.

— Pourquoi l'inviter à manger du pain sec et à boire de l'eau ? répondit un autre. Si, comme nos voisins, nous pouvions le régaler d'un verre de *braga* (boisson d'orge et de millet), avec un gros morceau de mouton gras, cela lui serait agréable et ne nous causerait aucune honte. Mais comme nous ne pouvons pas le faire, à quoi bon faire étalage de notre misère ?

— Quand on a faim et soif, non seulement le pain, mais encore l'eau elle-même est bienvenue, répliqua celui des frères qui voulait offrir l'hospitalité au voyageur.

Après avoir délibéré quelques minutes, ils tombèrent d'accord que, si le voyageur refusait de partager leur frugal repas, ils n'en auraient pas moins agi selon l'usage de leurs ancêtres, qui considéraient comme une honte de "manger le pain dans leur poche."

Cette résolution prise, l'un des frères aborda le voyageur, qu'il salua en ces termes :

— Bon voyage ! que ton chemin soit droit !

Puis, sans attendre la réponse, il prit le cheval par la bride et offrit à l'hôte de goûter ce que Dieu avait donné, en le prévenant en même temps qu'il n'y avait que du pain, de l'eau et du sel !

Le voyageur accepta l'offre avec grand plaisir, disant qu'étant venu de loin, il mourait de faim

et de soif. Après s'être désaltéré et avoir apaisé sa faim, l'inconnu lia conversation avec les trois frères et leur dit :

— Je suis mécontent des autres moissonneurs que j'ai rencontrés sur ma route, car ils ne m'ont pas offert l'hospitalité, tandis que vous me l'avez si généreusement offerte. Dieu vous en récompensera et vous aidera dans vos entreprises !

— L'hôte est un don de Dieu, répliqua l'un des frères. Tu le vois, homme de Dieu, nous agissons ainsi avec tous, c'est-à-dire que nous ne refusons jamais l'hospitalité à un étranger, selon le précepte donné par nos ancêtres. De plus, nous travaillons à la sueur de notre front, et cependant, il semble que Dieu nous oublie tout à fait : toutes nos peines sont perdues ; nous vivons dans l'indigence, comme les fainéants et les paresseux !

— Eh bien ! dit l'hôte, si Dieu daignait fixer ses regards sur vous, s'il voulait vous aider à devenir heureux et contents de la vie, en quoi consisterait votre bonheur ? Que lui demanderiez-vous ?

Les trois frères répondirent tristement :

— Nous avons beaucoup prié Dieu ; nous lui avons exposé nos misères, mais nos prières ne se sont pas élevées jusqu'au ciel ; seul, le vain écho des montagnes nous a répondu jusqu'ici !

L'aîné, prenant la parole, dit qu'ils étaient dégoûtés de s'acharner après un labeur ingrat, las d'user leurs forces à labourer et à moissonner, car, l'automne venu, loin d'avoir, comme les autres, leurs greniers remplis, ils ne récoltaient même pas, au contraire, les graines nécessaires pour ensemencher leurs champs.

— Quant à moi, ajouta-t-il, je ne connais pas de bonheur plus grand que de rentrer chaque soir, fatigué du travail par suite de l'abondance des gerbes. J'aime voir l'aire remplie de monceaux de blé ; c'est un plaisir pour moi de battre, de vanner, de moudre ! C'est en cela que je cherche le bonheur !

L'inconnu se tourna vers le second frère :

— Et toi, où prétends-tu trouver le bonheur ?

— Il m'ennuie fort, répondit celui-ci, d'être contraint d'acheter les brebis et les agneaux destinés à l'offrande les jours de fête ; mais ce qui me contrarie le plus, c'est qu'il me faut en économiser le prix à la sueur de mon front. C'est cela qui me rend le courage gros, car je sens que mes forces diminuent de jour en jour.

Je ne demandais qu'une chose, c'est de posséder assez de moutons pour pouvoir en sacrifier de mon propre troupeau, que je laisserais paître sous la garde de quelques bergers, pendant que, délivré de tout souci, je pourrais jouer du chalumeau.

Le plus jeune dit à son tour :

— Chacun de mes frères a exprimé ses désirs d'une manière si précise qu'on aurait cru que Dieu allait les exaucer à l'instant même !

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que les prières de tes frères fussent exaucées en effet ; la miséricorde de Dieu et ses bienfaits sont infinis ! Quelle difficulté y a-t-il pour Lui de remplir des vœux aussi modestes ?

Encouragé par ces paroles, le jeune homme reprit :

— Je suis encore bien jeune et j'ai encore bien peu vécu ; aussi n'ai-je point de désirs ardents comme mes frères. Je ne saurais, comme eux, faire seul un choix avisé, ni raisonner aussi juste sur la vie et les biens terrestres. Je te demande la permission, mon cher hôte, d'aller consulter mes oncles maternels (d'après l'usage des Ossètes, l'héritage appartient toujours à la famille où

NOS CHÉRIS



Henriette. — Pourquoi que vous allez sur l'herbe vous autres, et nous autres on peut pas.

Juliette. — Parce que notre bonne, elle connaît l'homme de police.

la succession s'est ouverte. Lorsqu'une femme, en de trant dans une famille, y apporte quelque ton de valeur, cette dot, après sa mort, ne retourne jamais à la famille de la défunte. La même coutume est observée pour les autres parents : la famille personnelle du mort n'a aucun droit sur son héritage. Si donc les neveux comptent sur les conseils désintéressés de leurs oncles maternels, cela prouve en faveur du bon sens des Ossètes), qui, seuls, peuvent me donner un bon conseil.

— Vous êtes de braves gens, dit le voyageur ; je vous aime de tout mon cœur, et je passerai volontiers la nuit auprès de vous pour connaître les vœux de votre jeune frère.

Celui-ci courut chez ses oncles dont il rencontra d'abord le plus jeune ; celui-ci, bien que sa tête fût toute blanche, était encore très robuste. Le neveu lui raconta comment il avait fait la connaissance de l'individu mystérieux, et lui posa cette question :

— Que faut-il demander à Dieu pour notre bonheur ? Voilà ce que veut savoir absolument notre hôte.

— Tu as bien fait de venir prendre conseil auprès des anciens, fit l'oncle ; les jeunes gens ne doivent pas mépriser les vieillards parce que ceux-ci n'ont plus l'élégance de la jeunesse, qu'ils ne sont plus aussi pimpants qu'autrefois ; mais, en revanche, ils peuvent donner à l'occasion un bon conseil à la jeunesse, qui se laisse si facilement entraîner.

Sans donner à son neveu de réponse définitive, l'oncle l'envoya chez son second frère, qui, bien que plus âgé, avait les cheveux moins blancs, mais le visage plus ridé.

Le jeune homme répéta ce qu'il avait dit à son premier oncle. Mais le second ne lui donna pas de réponse plus satisfaisante que le premier et l'envoya chez leur frère aîné, qui avait l'air beaucoup plus jeunes que les autres, et n'avait pas un poil gris dans la barbe. Il était couché lorsque son neveu entra dans la chambre, et sa femme, au moyen d'une branche, chassait les mouches qui auraient pu le gêner.

Suivant l'usage, la tante doit se lever devant le neveu, mais elle hésitait à le faire, de crainte de réveiller son mari. Elle se décida pourtant enfin, et, en se levant, elle retira le pan de sa robe qui était pris sous l'oreiller. Le dormeur se réveilla aussitôt. Ne remarquant pas la présence de son neveu, il commença par exprimer son mécontentement d'avoir vu son sommeil interrompu ; mais, dès qu'il eut aperçu le visiteur, il le salua affectueusement et lui dit :

— Que veux-tu, mon ami ?

En termes respectueux, le neveu expliqua le motif de sa visite, et, après avoir réfléchi pen

PAS DE TEMPS A PERDRE



(Au Texas.)

Le ministre. — Donnez votre main droite à votre fiancée.

Le fiancé. — Impossible ; ses deux frères n'étaient qu'un demi mille en arrière de nous, et ils peuvent être ici à chaque instant.